

LA PLATITUDE EST ENTRÉE DANS LA CLASSE

Jean-Yves FOURNIER

Rentrée 1971 au Collège d'enseignement technique de St-Maur. Cette fois le professeur de lettres se lance : le « cours » de rédaction sera transformé en séance de textes libres.

Dans notre CET de menuiserie arrivent des élèves de 14-15 ans très très faibles : tout ce qui n'a pas été accepté ailleurs (en mécanique, électricité, plomberie, décoration, cuisine, etc.), tous ceux-là : à St-Maur ! Vous serez menuisiers ou rien du tout, la France a besoin de vous. Il y a trop de mécaniciens, électriciens. Alors à vos scies, que ça vous plaise ou pas. Le niveau est donc très faible.

Première lecture en classe. Je sens la joie m'envahir : écoutez bien ce merveilleux texte que j'entends lire à la tribune :

PENDANT MES VACANCES DU MOIS D'AOUT
En revenant de colonie, ma mère me dit tranquillement : « Je t'ai trouvé du travail ». Puis elle me fit part de tout ce qu'elle avait fait pour que je puisse travailler. Enfin deux jours après j'étais en train de charger les deux camions pour aller au marché vendre la marchandise. Ce travail est très difficile surtout pour les jeunes. Il faut porter des caisses de 21 kg, se lever à 5 h

du matin, charger puis décharger le camion. Lorsqu'on a tout vendu ou presque, on recharge le matériel puis la marchandise ; en arrivant chez le patron il fallait décharger puis recharger pour le lendemain matin. En terminant mon dernier jour j'étais très fatigué. Il fallait travailler tous les jours, même le dimanche et sauf le lundi car il n'y a pas de marché. Les différents marchés que mon patron a choisis pour vendre étaient à Robinson, Adamville, à La Varenne et à Coulommiers. J'aimais bien aller à Coulommiers car le voyage durait une heure. Mon frère et moi nous étions assis à l'arrière du camion, nous mangions des fruits, des melons, des poires, des pêches, du raisin, etc. A chaque fois que le patron nous appelait et que l'on n'était pas là, une fille répondait : « ils sont aux WC... »

Pour moi ce texte était un chef d'œuvre... Tout ce dont on peut parler à partir de cela ! Le travail, l'exploitation, les infractions à la loi (en ce qui concerne les ports de fardeau) sans compter la beauté de ce texte. Vote : TROIS voix. Je dis bien : trois voix ! et péniblement récoltées dans la classe, et dont la mienne. Quoi donc alors qui a été élu ?

Je vous le donne en mille et vous le communique (après correction collective) avec ma plus sincère stupéfaction :

LE LION

Couché dans l'herbe touffue, le noble roi des animaux se reposait jusqu'à la nuit tombée où il irait près du petit étang chasser quelques gazelles avec sa compagne. Tout à coup un bruit de moteur. L'homme braqua son fusil sur l'animal qui rugit. La lionne s'enfuit, le lion prêt à bondir sur l'homme. Subitement, deux coups de feu partent, le lion est touché mais il s'enfuit en laissant des traces de sang qui pourraient permettre à l'homme de le retrouver. Cependant le lion est déjà loin avec sa compagne, ils se sont enfoncés dans la forêt où l'homme ne pourra pas les suivre. Mais peu après le lion blessé mourut dévoré par les autres animaux sauvages. Et la lionne retrouva un autre compagnon.

Voilà !

Voilà l'horreur, la platitude, la cli-chetterie qui a été élue à 17 voix, ce pseudo plagiat à la sauce conformisme vieux sentimentalisme, de vague inspiration Kessel-télévisée. Bref, insupportable.

Et mes élèves qui se pâment ! Ah ! cette correction ! les points de détail qu'il a fallu discuter, préciser... (*une lionne c'est pas pour la vie ? et de quoi il est mort ? t'as l'air de dire que c'est de vieillesse, c'est pas de ses blessures ? et le chasseur, tu dis qu'il peut le retrouver, et là que le lion... et ici que la lionne...*) Car dans sa première version, le texte n'était pas assez précis, figurez-vous, et dans la bouche des élèves c'est pas mal d'entendre ça. Bref, un souffle de passion dans la classe.

Bon, après tout... pense le professeur légèrement désemparé.

Mais voici que le lendemain on vient me trouver : « *On voudrait faire un exposé sur les animaux* ».

— *Ah bon ! Vous croyez ?* »

Ils croient.

Ils l'ont fait, cet exposé. Et voici ma classe d'innocents qui se repâme devant des images (même pas des photos) de rhinocéros, de girafes, d'éléphants projetées en opaque dans une salle si peu sombre qu'on ne voit sur l'écran que d'invisibles contours qu'il faut deviner. Après tout ce dont peut les abreuver la télévision en la matière !

Bon.

Mais voici qu'un autre groupe vient me trouver : « *On voudrait faire quelque chose pas sur LES animaux, Monsieur, non, sur les chiens, rien que les chiens.* »

Alors là, non ! N'en jetez plus ! Où s'en va-t-on comme cela ? Combien de temps va-t-on tourner ainsi en rond à perdre du temps comme tous les autres ils disent ?

Il est ici le rôle du professeur : les sortir de là, les porter à bout de bras, les faire avancer, leur ouvrir les portes de la grande culture bourgeoise, sinon on dira encore qu'on les enferme dans leur sous-culture de classe. Comme disait un de mes anciens inspecteurs : « *Visez au niveau maximum, même s'ils ne comprennent pas, il y en a bien un ou deux qui seront atteints ; et à la longue, vous verrez...* » Bref, tirer un bon coup sur la queue de ces têtards.

Et pourtant, je sais que je ne le ferai pas.

Je pense aux années passées.

A tous ces textes que j'ai pu imposer pour l'étude de la langue, à tous ces élèves bien alignés qui si poliment étudiaient ces chefs-d'œuvre imposés par le professeur. Et le professeur pense à tout ce à côté de quoi il a

pu passer pendant des années. Oh ! il les choisissait bien et soigneusement, ses textes, mais pas de doute, il tombait bien souvent à côté ; c'est à présent qu'il s'en aperçoit. Comment faire fi à présent de ce bouillonnement d'enthousiasme ? Il y a certaines expériences qui font qu'on ne peut plus revenir en arrière.

On ne peut s'empêcher de s'en vouloir de tout ce dont on a pu frustrer ces enfants, de tous ces instants de plaisir que l'on a volés à ces gosses parce qu'il fallait cet auteur, il fallait ce passage pour les faire progresser, au nom du grand critère de l'adulte supérieur.

C'est quand on voyait le résultat au bout de l'année que l'on se prenait à douter : « *Tout ce que je leur ai dit, mais qu'en ont-ils retenu, à quoi cela a-t-il servi ?* »

Alors que faire ? Revenir au lion, à la girafe, aux toutous ?

C'est là que l'inquiétude et la mauvaise conscience surgissent. Que des mots abhorrés comme démagogie, stagnation, culture de classe retentissent désagréablement. C'est là qu'on sent le besoin d'avoir un dialogue, d'avoir l'aide de camarades chevronnés. Comment peut-on en sortir d'une histoire comme celle qui a lieu dans cette classe ?

Si j'étais sûr que cela corresponde à un besoin profond de mes élèves, ces histoires d'animaux et de nature (mais j'avais appris qu'à douze ans c'était fini, ce genre de choses ; c'est d'éminents psychologues avec beaucoup de diplômés qui m'avaient dit cela).

Mais, se laisser entièrement guider par eux... Dans une autre classe, ils ont élu un texte artificiel de description derrière lequel on sentait huit

années d'école conventionnelle. Ils ne s'y sont pas trompés, les pauvres gosses, ils ont flairé là le texte qu'il FALLAIT élire pour être juste dans les normes qu'on leur avait enseignées. Les plis sont pris : on reconnaît le « bon » texte, même s'il n'intéresse pas.

Alors où sont les vrais besoins qu'il faut combler, où sont les faux besoins qu'il faut rejeter ? Et comment les rejeter, les faux ? Et les vrais, jusqu'à quel point les combler ? Ou les dépasser ?

Faut-il intervenir ? (mais je brise quelque chose).

Faut-il laisser faire ? (mais vers où que donc on va progresser ?)

Vous l'avez compris, je suis un débutant en pédagogie Freinet. Qu'est-ce qu'ils font, mes camarades qui ont de l'expérience, dans ces cas-là ?

Il ne faut pas que cet article s'arrête là. Il appelle des réponses de collègues. Il ne faut pas rester entre initiés. Il faut aider les débutants.

Sinon... je peux revenir en douce avec « mon » texte sur le travail du mois d'août derrière le dos. Ils ne crieront même pas à la dictature. Mais j'ai appris au moins une chose : ça n'a l'air de rien, un texte libre, pourtant ça peut être dur comme l'acier, brûlant comme la lave. On s'amène mine de rien avec « son » texte, les élèves s'amènent avec le leur. On se dit : « Bah ! après tout ce ne sont que deux feuilles de papier, qu'est-ce que je risque ? » Et puis, sans bien avoir compris, on se retrouve entre eux deux, coincé, dépassé, écrasé. Ça fait un drôle d'accident.

On ne peut laisser quelqu'un comme ça. Répondez !

J.Y. FOURNIER
8, av. Gorki
94 - Champigny